

Petite enquête sur un caractère : &

Comment commencent les choses ? par des riens, m'a-t-il semblé. En l'occurrence, un signe typographique, celui par lequel on représentait communément la conjonction de coordination « et » ; c'est un signe étrange, proche du E majuscule italique qu'on enseignait autrefois à calligraphier en classe, mais un E dont le corps inférieur serait refermé en boucle et prolongé par deux petites pattes qui le font ressembler à un chat assis : &. On remarque bien sûr qu'il manque au chat ses oreilles et ce simple détail suffit à assurer qu'il ne s'agit pas d'un chat, car que serait un chat sans oreilles ?

Et ce signe, qu'a-t-il ? Eh bien, il a un nom, un nom tout à fait précis, canonique, et ce nom, je l'ai su ; une sorte d'écho murmure en moi qu'il est composé de trois syllabes légères (quatre peut-être), avec des sonorités tièdes me semble-t-il, je ne l'ai pas à proprement parler sur le bout de la langue, il appartient à des espaces assez reculés, des marches lointaines, mais enfin j'en perçois comme une onde et presque une silhouette. Bref ce nom, je l'ai oublié. Oublié n'est pas assez dire : à sa place, il y a une blanche plage de silence. Pas exactement blanche d'ailleurs, mais plutôt jaune comme un brouillard à peine traversé par des lumières. J'essaie d'assembler des lettres, mais elles dansent, elles refusent de tenir ensemble, elles jouent à sautemouton, elles s'entortillent, elles se masquent et naturellement elles s'effacent. Plus je m'efforce et moins ça s'éclaire.

Avec prudence, je renonce à aborder l'obstacle de front, et je me résigne à interroger autour de moi, conscient du ridicule des questions que je vais poser. Il faut dire que la curiosité n'est pas seule à me pousser : j'ai à traduire le court texte d'un imprimeur anglais de Bradford qui proclame détenir les plus beaux, les plus fins « ampersant » du royaume, et les « ampersant » justement, ce sont des &. Mon employeur veut la traduction, d'où mon embarras.

Évidemment, il y aurait la solution du dictionnaire. En plus, j'adore ça les dictionnaires, il suffit que je commence à chercher un mot pour passer dix minutes ou un quart d'heure absorbé dans des colonnes qui n'ont rien, mais rien à voir avec ce que je cherchais au départ et que d'ailleurs j'ai complètement oublié ; et il me faut des trésors de ruse pour arriver à faire revenir au jour le disparu, le surprendre (comme quand on arrête parfois sa marche dans la pièce parce qu'on a soudain oublié ce qu'on venait faire là, et qu'il faut reprendre le mouvement depuis le début

pour avoir une chance de retrouver). Et puis les dictionnaires, on en apprend tellement, rien qu'avec les termes en haut des pages, ceux qui indiquent le point exact de l'alphabet où on en est arrivé (curieusement ces termes sont souvent un peu obscènes d'ailleurs). Mais aussi quel plaisir de découvrir que *akimbo* signifie « les mains sur les hanches », *ajar* « entr'ouvert », que *fylfot*, c'est la « svastika », et *hoax* c'est « mystifier » ; jusqu'à ce mot mystérieux avec ses trois « y » : *syzygy* et qui s'écrit presque tout entier au-dessous de la ligne. Mais enfin, dans mon cas, il faudrait un dictionnaire à l'envers : on chercherait la définition pour trouver le nom. Il faut bien que je me lance dans les questions.

Un imprimeur a son atelier tout près de chez moi, je me décide à le déranger en choisissant autant que je peux l'heure de la pause. D'abord surpris, un peu méfiant, il décide assez vite que je suis inoffensif, et se met à chercher en se frottant le bout du nez avec sa moustache, les sourcils froncés. Au bout d'un moment il me répond qu'il appelle ça un « E commercial », il a entendu dire aussi — par un vieux — « E de conduite ». Je suis déçu, cela ne correspond pas du tout à la forme de mon souvenir. Il compatit, mais n'y peut rien, et il me conseille de m'adresser à l'Imprimerie Nationale.

L'étape suivante fut donc l'Imprimerie Nationale. Longue attente au téléphone, puis on me dit ne pas savoir, mais qu'un monsieur X, à la Bibliothèque Nationale, saura certainement me renseigner. Nouveau coup de téléphone ; le monsieur, avec une grande amabilité me dit immédiatement le mot (qui en effet coule de source) et ajoute aussitôt « nous nous connaissons ? », sur quoi confus, embarrassé, je balbutie que non, et je me lance dans des excuses où je m'emberlificote, je patauge, je me sens rougir au téléphone, c'est très gênant, et quand, enfin, je raccroche, soulagé, horreur le mot a de nouveau disparu. Et là, c'est grave, car le recours semblait ultime. Je me sens fautif, doublement fautif, d'abord d'avoir une première fois oublié, et surtout de n'avoir pas su, calmement en face de cet interlocuteur charmant, dominer le sentiment de gêne, la crainte de déranger, qui m'ont empêché de lui demander d'épeler une à une les lettres fugitives et que je n'aurais alors plus eu aucune peine à retenir. Et maintenant, que faire ?

Je ne suis pas fier de moi. Surtout que, en plus, ce n'est pas grand chose cette histoire de signe typographique, je n'ai qu'à écrire « E commercial », et le tour est joué, si je m'entête, c'est comme un divertissement de vieux monsieur oisif, collectionneur de curiosités, comme ce retraité que je vois parfois et qui depuis vingt-cinq ans fait des fiches : les éphémérides de Paris (il en est à soixante mille fiches), il a tout épiluché, les dates des premières, les vernissages, les grandes courses de cheval, les inaugurations, les cérémonies et les occasions mondaines, et bien qu'il assure approcher du terme de ses travaux, je ne vois pas qu'il soit pressé d'en finir. Et puis, comment me débarrasser de ma question qui revient sans cesse comme un écheveau filandreux ? Il me faut trouver le mot, voilà.

Il va donc falloir recommencer, faire un effort, éliminer ce côté un peu farceur, dilettante. Soyons sérieux, où trouver un dictionnaire de termes techniques d'imprimerie ? Le Conservatoire des Arts et Métiers doit pouvoir apporter au moins ce renseignement. Première tentative, résultat nul. Je persévère, au deuxième essai, une

voix d'une grande urbanité amorce une piste, le monsieur n'a pas connaissance du terme, mais, typographe lui-même, il me conseille de consulter le Cabinet des poinçons, où les graveurs doivent savoir. Mon histoire commence à être bien rôdée, je ne bafouille plus, les fioritures ont disparu, les hésitations aussi. Je sens que la clé de l'énigme approche (sans bien savoir à quel signe, d'ailleurs). C'est un correcteur qui me répond, puis une voix féminine, charmante elle aussi, très calme « un instant, s'il vous plaît... », elle pose le téléphone (sans doute sur un sous-main), puis revient et me propose la solution : « esperluète ». A l'instant les brumes se dissipent, oui, aucun doute, je reconnais là ce que j'avais perdu. Je suis ému, merci, oh oui, merci beaucoup. Soulagé, et un peu déçu maintenant. Mais que de gens aimables...